

Notre Prochain Feuilleton

Après l'idylle d'amour que leur apporte le présent numéro, nos lecteurs auront, dans le prochain, un petit drame de l'amour, d'une note émue et charmante à la fois. Dans

Comment elles aiment

ils assisteront à la rencontre, en plein cimetière, de deux amoureux après vingt-trois ans d'absence. Les événements qui ont amené la séparation sont tout un coin de l'histoire contemporaine, mais déjà dans le cœur de l'amoureux cette séparation était décidée. Et voilà qu'il retrouve sa Pauline, vieillie, mais toujours belle et surtout toujours la même; elle a conservé le culte de celui qu'elle croyait enterré à certain endroit du cimetière, toujours visité depuis et orné de fleurs. Le dénouement de ce récit exquis fera s'humecter bien des paupières.

Le Déjeuner de Farfouillat

Farfouillat, brave cultivateur des environs de Saint-Flour, s'était promis depuis fort longtemps de venir passer une journée à Paris, qu'il n'avait jamais vu. Cela l'intriguait de connaître la capitale, *La Ville Lumière*, le *cerveau de Paupiers*, ainsi qu'il l'appelait partout.

Aussi, un samedi soir, profitant des réductions importantes accordées par la Compagnie des chemins de fer, il prit une résolution héroïque : ayant glissé quelque monnaie dans sa poche, il se dirigea d'un pas alerte vers la gare, où un billet de troisième classe pour Paris lui fut octroyé.

Voilà notre brave Auvergnat en route, affreusement cahoté par les effroyables secousses d'un train ironiquement nommé train de plaisir. La tête appuyée sur sa main droite qui serrait fortement le manche d'un vieux parapluie, un immense parapluie campagnard, durant tout le voyage, il paraissait réfléchir.

Les réflexions de Farfouillat n'étaient évidemment pas d'une gaieté bien folle, car un pli fortement accusé s'était dessiné entre ses deux sourcils.

A quoi donc songeait-il ? Et pourquoi l'inquiétude avait-elle laissé son stigmate sur ce front d'ordinaire si calme et si uni ? Oui, pourquoi ?

C'est que notre homme venait de se rappeler, tout à coup, certains vagues racontars émis par ci par là, d'où il ressortait, clair comme le jour, que *la nourriture coûtait fort cher à Paris*... Et... Dame ! Farfouillat jouissait d'un bel appétit !

Était-ce vrai ou faux, il n'en savait rien, mais l'évoction malencontreuse et subite de ce souvenir avait suffi pour attrister le plaisir que l'enfant de l'Auver-

gne se promettait pendant un déplacement si péniblement et si longuement élaboré.

Ce léger nuage ne tarda pas, d'ailleurs, à se dissiper ; Farfouillat releva la tête, et un petit sourire de satisfaction placide éclaira son visage.

— Fouchtra ! fit-il en manière de conclusion, je n'ai qu'à aller dans un petit restaurant de rien du tout. Je regarderai et je ferai comme feront les autres, c'est pas plus malin que ça !

Et il se mit en devoir de faire un bon somme.

Le train entra le lendemain, dimanche, dans la matinée, en gare de Paris, et notre intrépide voyageur put enfin fouler tout à son aise le sol malsain de la grande ville ; il faisait justement très beau, un soleil splendide, et des promeneurs tout plein les rues.

Midi approchait, et Farfouillat commençait à éprouver plus que de l'appétit.

Il longea le quai d'Orsay, dépassa l'Institut, la rue Dauphine et se trouva bientôt place Saint-Michel.

Visiter la capitale, il s'en souciait fort peu pour l'instant ; ce qui l'intéressait par-dessus tout, c'était de manger — il mourait de faim — aussi, dès qu'il arriva devant la fontaine, il s'arrêta, plaça son inséparable parapluie sous son bras et jeta un regard circulaire et inquisiteur autour de lui.

Ce ne fut pas long.

A quelques pas, vers la droite, une grande enseigne se détachait :

À L'AFFAMÉ

DÉJEUNERS — DINERS — PENSION

Prix modiques.

— Voilà mon affaire ! pensa Farfouillat, je vais me caler les jours comme il faut et dans mes prix, puisque c'est écrit dessus : *Prix modiques*

Et sans hésitation, il pénétra dans le restaurant.

Il n'y avait pas beaucoup de monde dans la salle.

Notre paysan se plaça tout à côté d'un monsieur qui venait d'entrer presque en même temps que lui, et dont l'expression de physionomie lui paraissait bienveillante.

Le garçon était justement occupé auprès de ce client auquel il conseillait confidentiellement de prendre deux œufs sur le plat.

— Vous me donnerez à moi aussi deux œufs sur le plat ! commanda d'une voix retentissante Farfouillat qui avait entendu.

— Comme ça, fit-il *in petto*, y a pas d'erreur, et je payerai ce que payera mon voisin.

Et notre voyageur, les deux œufs sur le plat lui ayant été servis, se mit en devoir

de déplier sa serviette, opération qui s'effectua laborieusement.

Cependant, le monsieur près duquel Farfouillat s'était installé, évidemment beaucoup plus pressé que notre héros, avait commandé successivement une côtelette, une pomme et l'addition.

Farfouillat, fidèle à son principe, demanda exactement la même chose.

Et il avait déjà attaqué les œufs et un côté de la côtelette, lorsqu'un fait se produisit qui détourna son attention.

C'était l'addition que le garçon venait d'apporter à son voisin de table.

Or, voici le petit dialogue que le brave cultivateur entendit :

LE MONSIEUR (après un rapide coup d'œil sur la feuille qu'on venait de lui présenter). — Alors, ça nous fait toujours la même chose.

GUSTAVE. — Oui, monsieur Léon, quatre-vingt-dix francs, comme d'habitude.

M. Léon tira de son portefeuille un billet bleu qu'il tendit en souriant au garçon.

— Quatre-vingt-dix francs ! murmura Farfouillat, glacé de terreur. Et une sueur froide perla aussitôt sur son front et dans ses mains. Quatre-vingt-dix francs !

Le pauvre homme ignorait que M. Léon venait simplement de régler sa modeste pension d'un mois, comprenant deux repas par jour, vin compris, soit un franc cinquante par repas environ.

— Ah ! bougri de voleurs !

Son bel appétit s'était envolé du coup. Comment se tirer du guépier dans lequel il s'était aussi bêtement fourré.

Une inspiration soudaine lui vint.

Et, tirant de sa poche une pièce de vingt francs, il cria d'une voix qu'il s'efforça de rendre calme :

— Garçon !

Gustave accourut, empressé.

— Monsieur désire ?

— Dites donc, Gustave, vous me paraissez intelligent... Voulez-vous faire une bonne affaire ?

— Mais, monsieur ! dit Gustave un peu interloqué.

— Voulez-vous faire une bonne affaire... vous voyez tous ces plats, je croyais avoir faim, mais je me suis trompé... et je n'y ai pas touché. Je vous les recède et vous donne vingt francs pour votre peine... ça va-t-il ?

Gustave hésitait, croyant à une plaisanterie. Il insista.

THE WINGATE CHEMICAL CO., LTD.,
Moutréal.

Cher Monsieur,

Votre *Poudre pour les Pieds* est bien bonne pour les Cors Mous ; je certifie qu'elle m'a fait beaucoup de bien.

Votre reconnaissant,

Mme VVE THOS. TREMBLAY,
St-Hugues, Qué.